

Traduction

Une « fêle » du Clos-du-Doubs recueillie par Jules Surdez (1878-1964) et publiée dans "L'Ami de l'Instituteur", octobre 1941

Je suis pris !

Il y avait une fois, je ne sais plus où, un jeune garçon dont je ne sais plus le nom, qui commençait d'aller à la veillée auprès d'une jeune fille de je ne sais plus quelle maison. Comme elle lui plut encore assez, il la demanda en mariage. « Pourquoi pas ? » répondirent les parents, si notre fille est d'accord. » Comme il lui plaisait encore assez, elle ne dit pas non.

Elle était encore assez gênée et ne savait plus quelle mine tenir. Elle alla chercher un seau d'eau à la fontaine et le plaça sous le robinet. Pendant qu'il se remplissait, la fille se dit que, s'ils se mariaient, le bon Dieu qui est si bon, pourrait bien leur envoyer un enfant. « Hélas, se dit-elle, comment l'appeler, du moment que tous les noms sont pris ? » Cela l'effraya et elle resta plantée à ruminer à côté de l'auge.

La mère fut en souci de ne pas la voir revenir et alla la retrouver à la fontaine.

- Que fais-tu dehors si longtemps toute seule? lui dit-elle. Ce garçon commence de trouver le temps long et demande après toi.

- Hélas, ma mère! J'ai pensé que, si nous nous marions, et que le bon Dieu qui est si bon nous envoie un enfant, nous ne saurons pas comment l'appeler, du moment que tous les noms sont pris.

- Hélas ! C'est vrai, ma fille.

Cela l'effraya et elle resta plantée à côté de sa fille à se creuser la tête.

Le père fut en souci de ne pas les voir revenir et alla les retrouver à la fontaine.

- Que faites-vous dehors si longtemps toutes seules? leur dit-il. Ce garçon ne tient plus en place et demande après vous.

- Hélas, homme! Nous avons pensé que, s'ils se marient et que le bon Dieu qui est si bon leur envoie un enfant, ils ne sauront pas comment l'appeler, du moment que tous les noms sont pris.

- Jésus Marie, femme, c'est bien vrai!

Il fut aux cent coups et resta planté à côté d'elles à songer.

Comme le garçon ne les voyait pas revenir, il alla les retrouver à la fontaine. Ils étaient là les trois, l'un à côté de l'autre, qui réfléchissaient, le menton dans la main gauche et le front dans la main droite.

- Eh bien, il vous en faut du temps, leur cria-t-il, pour aller chercher un seau d'eau à la fontaine.

Vous ne voyez pas qu'il déborde depuis longtemps?

- Hélas, garçon! dit l'homme. Nous avons pensé que, si vous vous mariez, et que le bon Dieu qui est si bon vous envoie un enfant, vous ne saurez pas comment l'appeler, du moment que tous les noms sont pris et sont tous dans l'almanach.

- Puisque c'est comme ça, répondit le garçon, j'irai voir par les maisons alentour si je n'en trouverai pas un qui ne soit pas encore pris.

Et alors le garçon leur dit adieu et partit. « Nous ne le reverrons jamais », dirent un quart d'heure après l'homme, la femme et la fille. Ils se mirent à sa poursuite, mais celui-ci avait de meilleures jambes qu'eux et ils ne purent le rattraper. En rentrant chez eux, les pauvres gens pleuraient comme le tuyau de la fontaine.

Quand le garçon les eut perdus de vue, il se reposa un moment à l'ombre d'un tilleul et se dit : «Eh

bien, voilà trois simples d'esprit! Si j'en trouve encore quatre aussi naïfs à travers le pays, j'épouse quand même la fille.»

Une semaine après, il arriva je ne sais plus dans quel lieu. Devant la première maison, il vit un homme qui essayait de jeter un tas de noix sur le toit à l'aide d'une fourche à deux dents.

- Qu'est-ce que vous faites, l'homme? lui dit-il.
- Pardi, vous le voyez, je voudrais mettre à sécher ces noix sur notre toit au soleil.
- Mettez-les dans un panier, prenez une échelle et portez-les sur le toit.
- C'est vrai? Vous êtes instruit, l'homme. Où est-ce que vous avez étudié?
- À l'École des fous.

Puis le garçon poursuivit son chemin. Une semaine plus tard, il arriva je ne sais plus dans quel lieu. Sur le pont de grange de la seconde maison, il vit un homme qui ouvrait et refermait une tabatière, qui courait sur le fenil, qui revenait tout essoufflé et qui répétait toujours les mêmes singeries.

- Qu'est-ce que vous faites, l'homme? lui dit-il.
- Pardi, vous le voyez, je porte du soleil dans ma tabatière pour sécher du foin qui a été récolté sous la pluie.
- Maintenant que le beau temps est revenu, allez étendre votre foin au soleil sur ce pré.
- C'est vrai? Vous êtes savant, l'homme. Où est-ce que vous avez étudié?
- À l'École des fous.

Puis le garçon poursuivit son chemin. Une semaine plus tard, il arriva dans je ne sais plus dans quel lieu. Devant la troisième maison, il vit un homme qui essayait de sauter depuis la fenêtre de la chambre haute dans une culotte pendue entre deux échelas.

- Qu'est-ce que vous faites, l'homme? lui dit-il.
- Pardi, l'homme, je voudrais entrer dans cette culotte. Voilà une heure que j'essaie pour rien.
- Voilà comment on doit faire : On met les pieds l'un après l'autre dans les canons.
- C'est vrai? Vous en savez rudement long, l'homme. Où est-ce que vous avez étudié?
- À l'École des fous

Puis le garçon poursuivit son chemin Il se disait tout en cheminant : « Ma foi, je vois qu'il y a encore plus nigauds que la fille et ses parents. Si j'en trouve encore un même, je fais serment, et pas seulement sur la queue d'une jument, que je l'épouse quand même. »

Puis le garçon poursuivit son chemin. Une semaine plus tard, en passant aux environs de je sais plus quel endroit, il vit un homme qui tirait sur des sauterelles avec un vieux fusil à pierre.

- Hé, qu'est-ce que vous faites, l'homme? lui dit-il.
- Pardi, l'homme, j'étais venu à la chasse aux moucherons pour le repas de fête. J'en avais presque tiré un quand ces sales bêtes de petits chevaux sauvages se mirent à galoper contre moi. Si vous aviez vu les bonds qu'ils faisaient !

Le garçon était sur le point de lui dire qu'il avait eu affaire à des sauterelles qui ne sont pas méchantes du tout. Le chasseur de moucherons qui venait de voir sauter deux grenouilles poussa un cri à faire peur. Il jeta son fusil sur le sol et s'enfuit comme un lièvre en appelant au secours.

Dans sa course, il posa le pied sur les dents d'un râteau étendu par terre. Se redressant comme un ressort, le râteau vint le frapper dans le dos. «Ils me tiennent! Ils me tiennent! hurlait-il. Je n'avais encore eu affaire qu'aux jeunes. Maintenant les vieux s'y mettent. Je suis pris! Je suis pris!»

« Sans le vouloir, se dit encore le garçon, voilà que le chasseur de moucherons m'a tiré une belle écharde du pied. Je suis pris, voilà le nom que nous donnerons à notre enfant si le bon Dieu, qui est si bon, nous en envoie un. Ce n'est pas un nom et c'est tous les noms. »

Ma foi, ils firent publier les bans sans traîner. Ils se marièrent au printemps, et le bon Dieu, qui est si bon, leur envoya, l'année d'après, un petit Esprit, qui eut encore assez d'esprit. On lui mit ce nom-là. C'est ce que le grand-père et la grand-mère, qui étaient un peu durs d'oreille, avaient entendu. «Il y a bien le Saint-Esprit qui a à peu près ce nom-là, dirent les deux vieillards, mais ce n'est pas une personne, c'est un bon Dieu. ».

Jules Surdez

Remarques

Structure

Le schéma narratif est propre au conte oral traditionnel raconté aux veillées et transmis d'une génération à l'autre. Jules Surdez a fusionné diverses versions recueillies dans le Clos-du-Doubs. La répétition de formules et de situation rythment la narration. Le conte présenté ici exploite la naïveté des personnages.

Graphie

Le texte original présente quelques incohérences. Il arrive que le même mot soit orthographié de deux façons différentes. Par souci d'unité, une graphie uniforme a été appliquée et quelques accommodements mineurs ont été appliqués, également dans le domaine de la ponctuation, des dialogues et des alinéas.

Traduction

La traduction est aussi proche que possible de la version patoise.